

PRINCE NICOLAS D. GHIIKA

CINQ MOIS

AU

PAYS DES SOMALIS

SUIVI DE LA FAUNE SOMALIE ET D'UNE LISTE DES PLANTES DÉCRITES
PAR G. SCHWEINFURTH ET G. VOLKENS,

AVEC 1 CARTE ET 27 ILLUSTRATIONS D'APRÈS LES PHOTOGRAPHIES
DE L'AUTEUR.



BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS

5, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY

18, RUE DES GLACIS

1898

Tous droits réservés.

Cinq mois au Pays des Somalis



LE PREMIER RHINOCÉROS



CHAPITRE IV

LES VALLÉES DU JERER ET DU FAF

L'étang de Courédéli. — Mauvaise volonté de notre escorte. — Caractère général de la vallée du Jerer. — Les puits de Dja. — L'indicateur des ruches. — La vallée des rhinocéros. — Douali marche sur un serpent. — Dagahbour. — Un brave. — Le Mont Sabatwein. — Gabouro. — Mon père tue deux rhinocéros. — Un lion mangeur d'hommes. — Une alerte nocturne. — La vallée du Faf. — Le premier Koudou. — Je manque une panthère. — Sigeïsa.

Vers midi nous atteignons le petit étang de Courédéli, réputé par le capitaine Swayne comme un excellent poste d'affût nocturne. Nous ne trouvons pas trace de gibier sur ses bords, mais en revanche sont parfaitement visibles les restes de la zériba où le vaillant explorateur guettait les lions et les rhinocéros qui venaient se désaltérer là-bas pendant la nuit, au clair de lune. Géli, le premier shikari de mon père, a été témoin de ses exploits et nous les raconte en détail. L'étang se trouve dans un enfoncement de rocher, de beaux acacias le dominent. Des papillons aux couleurs resplendissantes voltigent au-dessus de l'eau, au bord de laquelle s'agitent de nombreux

dant la saison sèche. Ayant eu la chance d'y rencontrer des indigènes en route pour Berbera nous leur confions des lettres pour l'Europe.

Nos guides Bertiris congédiés rentrent à Jig-Jiga et sont remplacés par des Rér-Ali qui doivent nous conduire à Bourka, en un pays inhabité et giboyeux, compris entre le Somaliland proprement dit et la terre des Ennia-Galla.

Une masse d'indigènes grouille autour de la zériba. On me montre l'un d'entre eux, légèrement estropié et portant le bras droit en écharpe ; attaqué et renversé par une lionne à l'improviste, il a eu la force, la présence d'esprit de planter la sagaie, qu'il tenait de la main gauche, dans le cœur de la bête, tandis que les dents de la lionne lui déchiraient l'épaule et que ses griffes lui labouraient la poitrine. — Le fait s'est produit il y a trois jours.

Le 19 novembre, nous pénétrons dans la région des collines qui séparent la vallée du Jerer de celle du Faf; nous passons au pied du Mont Sabatweïn, où le célèbre chasseur Lord Delamere faillit trouver la mort. Il avait mortellement atteint, mais non tué sur le coup, un lion ; celui-ci s'élança sur lui, le terrassa, et tout était fini sans l'héroïsme du shikari qui saisit à pleines mains la crinière du fauve, et l'empêcha d'achever sa victime ; une seconde après, le lion expirait des suites de sa blessure, non sans avoir abîmé le courageux Somali qui, devenu à jamais invalide, vit maintenant à Berbera, de la pension que lui a fait servir le reconnaissant Lord Delamere.

L'après-midi est occupée par une longue marche à

travers de larges plateaux recouverts de blocs de pierre rougeâtre, entre lesquels poussent de petits buissons épineux. Nous rencontrons des diks-diks en nombre incroyable : mais le garde-manger est abondamment pourvu de viande, nous laissons donc ces jolis animaux en paix. Le soir, nous campons au fond d'un ravin, qui crevasse le sommet d'une haute rangée de collines, ligne de partage des eaux du Jerer et du Faf. Tout autour de nous le sol est couvert de fleurs rouges analogues à celles des pétunias, les buissons portent des fleurs violettes qui rappellent les gueules-de-lion. Enfin d'étranges petits arbustes, hauts d'un mètre et demi, nous montrent un tronc en forme de pyramide, large d'un mètre à la base, terminé en pointe et couronné d'un gros bouquet de feuilles lancéolées, mêlées à des fleurs d'une belle couleur pourpre. Cette végétation nous fait sentir plus nettement que jamais la distance qui nous sépare de la vieille Europe.

Le lendemain, une heure à peine après avoir quitté la zériba, où nous avons passé la nuit, je vois soudain une caravane s'arrêter et camper. Eggeh accourt ; il me raconte qu'il a vu les traces de onze rhinocéros ce qui nous promet de belles aventures. Je vole à l'endroit qu'il me signale ; mais les traces datent toutes de la veille ; en revanche on voit celles d'un lion très nettes et toutes fraîches, qui se perdent hélas ! bientôt dans un terrain rocailleux. Je rentre, déjeune, repars, monte sur la colline au Nord du campement, trouve de nouveau des pistes de rhinocéros sans résultat pratique, vois filer sous mon

nez un koudou de la grande espèce, et bredouille, découragé, réintègre enfin le camp où mon père vient d'arriver à l'instant. Tout en absorbant un pot de confiture et de l'eau fraîche, il me raconte tout rayonnant ses exploits.

Comme début, il a aperçu une douzaine de koudous ; parvenu tout près d'eux par de savantes manœuvres, il les reconnaît pour des femelles ne valant pas leur charge de poudre ; un oryx est de même poursuivi et abandonné par lui, faute de pouvoir l'avoir à portée ; enfin sur le point de retourner au camp, il découvre des traces toutes fraîches de rhinocéros, deux de ces animaux ont passé là, auxquels s'est bientôt joint un troisième. Après avoir escaladé trois rangées de collines et parcouru trois vallons en les suivant, il tombe dans une large vallée qui s'étend jusqu'au Faf. Géli aussitôt se met à courir en avant, deux rhinocéros filant devant lui. Mon père court vers eux, et tire sur l'un à son passage entre deux buissons ; la poursuite continue ; il y a du sang sur les buissons ; un des pachydermes s'arrête et attend traîtreusement les chasseurs pour se jeter dessus ; une balle vient le châtier ; il disparaît dans les branches. A cet instant Géli crie à mon père : « Look ! » attention ! il se retourne et voit le second et le troisième rhinocéros, arrivant sur lui à fond de train ; l'un d'eux le charge, tête baissée, les cornes rasant le sol, et mugissant horriblement ; une balle appliquée en plein front le fait tomber à genoux, puis rouler sur le flanc, mort. Mon père et son shikari n'ont que le temps de se jeter dans les buissons pour éviter la charge des deux autres animaux, tous deux

blessés, qui passent à côté en soulevant un nuage de poussière. L'heure tardive fait rentrer alors mon père, qui remet la suite de la chasse au lendemain.

Après avoir terminé son récit, qui me fait venir l'eau à la bouche, mon père toujours infatigable, se met, le même soir, à l'affût au lion dans une petite zériba devant laquelle on a attaché un âne. Toute la nuit les gens hurlent, chantent et dansent autour des feux ; ils font griller d'énormes quartiers de moutons, sacrifiés en l'honneur de la belle chasse du jour. Eggeh me raconte que les habitants d'une karia voisine (karia — village somali), appelée Gabouro, lui ont signalé la présence, ici, d'un lion mangeur d'hommes, qui enlève toutes les nuits un homme ou une brebis dans les zéribas. Afin de lui faire un accueil digne de sa réputation, si la fantaisie lui prend de venir, je dépose ma carabine chargée au pied de mon lit.

La nuit se passe sans alerte ; mon père a bien entendu rugir deux lions, mais ils ne se sont pas assez avancés pour sentir l'appât. Nous partons ensemble pour retrouver le rhinocéros tué. Après l'avoir dûment photographié, nous allons à la recherche de ses camarades blessés, dont la piste se perd bientôt sur un sol rocailleux. Pendant sept heures, j'en suis une autre plus fraîche, mais sans succès. Je me décide à rebrousser chemin ; nous nous sommes écartés bien loin du campement et voici que la nuit nous surprend en route. Déjà les détails se noient dans l'ombre ; seuls les contours des montagnes se dessinent sur le ciel encore lumineux ; soudain à cinquante pas de nous retentit le rugissement d'un lion, au fond d'un torrent

desséché que nous longeons. Il serait insensé de descendre dans le ravin dont le fond est rempli de taillis impénétrables.—Je mets un point de mire blanc à ma carabine, fais taire mes gens, et attends l'apparition du lion qui, grognant de façon très menaçante, semble se rapprocher peu à peu. Il commence à faire nuit noire et mes shikaris me font respectueusement observer que la plaisanterie devient mauvaise. Je reste encore cinq minutes pour n'avoir pas l'air de leur céder, mais, reconnaissant qu'au fond ils n'ont pas tout à fait tort, je me remets à marcher vers le camp. Nous nous égarons à plusieurs reprises, mais le torrent desséché, où le lion nous accompagne toujours en grondant, nous fait retrouver le chemin. Il n'y a pas à dire, c'est avec satisfaction que j'aperçois les feux de la zériba ; mon père est déjà à l'affût avec ses shikaris et son âne ; moi, qui n'ai rien mangé depuis le matin, je me fais improviser un excellent dîner par Goureh, le cuisinier, qui reçoit mes sincères félicitations. En voici le menu qui prouve que nous ne mourrons pas de faim en Afrique.

Potage Julienne

Vol-au-vent de Francolin

Pâté de dik-dik

Filet de gérénouk

Compote de fraises

Eau potable

En guise de musique de table, les chants des Somalis qui continuent à bambocher et à se gaver des restes des moutons de la veille.

Après dîner, je donne des médicaments aux ma-

CHAPITRE V

BOURKA

LA VALLÉE DU DAGHATTO

La vallée du Douri. — Plusieurs rhinocéros sont signalés. — Je tue trois zèbres en une matinée. — Le Mont Dabala. — Mon premier rhinocéros. — Le premier éléphant. — Ma première panthère. — Mon cheval s'enfuit. — L'endroit où fut assassiné Pietro Sacconi. — Chasse mémorable des comtes Hoyos et Coudenhove. — Nous quittons le Daghatto — Je m'égare dans la forêt.

En quittant Sigeïsa, nous entrons dans le pays de Bourka par la vallée du Douri. On appelle ainsi la vaste région inhabitée qui s'étend entre les Somalis et les Ennia-Gallas et qui sert souvent de champ de bataille aux deux nations. Comme les chasseurs et les bergers ne s'y aventurent que rarement, le gibier y est plus nombreux et moins craintif qu'ailleurs. A midi nous campons à Douri dans le lit desséché de la rivière du même nom ; je rentre fatigué d'avoir suivi longtemps des traces de rhinocéros et de zèbres, sans parvenir à apercevoir un seul de ces animaux ; en revanche, mon père a passé une matinée plus mouvementée.

fait feu au début. Je charge les shikaris de dépouiller les deux animaux tués, et de rechercher celui que j'ai blessé. Rentré au camp, j'y suis bientôt rejoint par mes hommes pliant sous les quartiers de chair et les dépouilles des trois zèbres : comme ce sont les premiers que je tue, ce résultat me fait bien plaisir, mais je ne tarderai pas à me dégouter de cette chasse, indigne d'un chasseur qui se respecte. J'ai tué depuis d'autres zèbres, non par plaisir, mais pour procurer de la viande fraîche à l'escorte, et chaque fois que j'ai tiré sur ces jolis animaux, inoffensifs et peu farouches, je me suis fait l'effet d'un boucher. Quittant ensuite la vallée du Douri, nous nous engageons dans un défilé et sommes le soir au pied du Mont Dabala, dans la vallée du Daghatto.

A l'aube, des éclaireurs remontent la rivière pour nous renseigner sur la présence de bandes d'éléphants qu'on dit s'y trouver. L'un de ces hommes revient au bout de dix minutes nous annoncer qu'un rhinocéros géant se promène tout près du camp ; comme mon père a déjà tué deux de ces animaux, c'est à mon tour de marcher ; le rhinocéros n'est naturellement plus à la place où il a été vu, mais sa trace est facile à suivre, dans les hautes herbes, sur les bords du Daghatto où il s'est baigné une douzaine de fois tout en continuant sa marche. Je pique, très malgré moi, une tête dans un fossé rempli d'eau ; la sensation est plutôt agréable, par la chaleur accablante qu'il fait. La poursuite devient plus difficile quand la trace s'engage sur les flancs rocaillieux du Mont Dabala ; nous la perdons un instant pour la retrouver à la descente. Déjà très fati-

MON QUATRIÈME RHINOCÉROS



gué, je suis avec peine mes shikaris, qui, inlassables, débrouillent sans difficulté les nombreux détours de la piste. Soudain à trente pas de moi au pied d'un arbre, le rhinocéros se dresse, reniflant très impoliment, suivant l'usage de sa race, — les cornes baissées, indiquant par là son intention de charger. Je tire et l'atteins au cou. Il se jette sur nous, mais en décrivant un demi-cercle afin de foncer à bon vent. Au moment où il me présente le flanc, je fais feu de mon canon gauche et par un coup maladroit, mais heureux, je lui brise la colonne vertébrale ; il tombe, paralysé. Une balle au cœur l'achève et je rentre au camp. Ce rhinocéros est le plus grand que nous ayons tué au cours de notre expédition ; c'est un vieux mâle ; il offre cette particularité d'avoir la seconde corne presque aussi longue que la première ; le fait est rare chez ses congénères somalis dont la seconde corne très courte est comme atrophiée.

Le soir, la bande de nos éclaireurs rentre, chantant à tue-tête, ils annoncent qu'ils ont vu une vingtaine d'éléphants, trois rhinocéros, de nombreux zèbres, beaucoup d'oryx.

Le 29 novembre, nous nous dirigeons vers l'endroit où ils prétendent avoir vu les éléphants en remontant le Daghatto ; nous marchons en tête de la caravane ; Douali et Géli aperçoivent un rhinocéros sur les flancs de la colline que nous longeons ; il disparaît dans un enfoncement de terrain, nous l'y suivons et le perdons de vue ; il nous tire d'embarras en montrant son énorme tête au sommet d'un coteau à une vingtaine de mètres au-dessus de nous et en reniflant bruyamment. Mon

père le vise et l'atteint juste entre le nez et la bouche. Exaspéré par cette blessure des plus douloureuses, il commence à piétiner, s'enveloppe d'un nuage de poussière et se précipite en droite ligne sur moi, faisant dégringoler après lui toute une avalanche de pierres. Je tire presque en même temps mes deux coups et les deux balles lui pénètrent dans la cervelle un peu au-dessus de la deuxième corne ; la seconde balle de mon père, partie simultanément, lui traverse le cœur ; la bête tombe si près de moi que je puis la toucher avec le canon de ma carabine sans quitter ma place. C'est une femelle de forte taille ; il est dommage qu'elle ait la première corne un peu usée. Les shikaris qui s'étaient cachés dans les buissons reviennent, en entonnant le chant de triomphe traditionnel. Là-dessus toute la caravane accourt et commence à dépecer le rhinocéros ; chemin faisant nous dissertons sur la meilleure manière de le tuer quand il attaque ; comme il rase le sol avec ses cornes, je crois, pour ma part, que la méthode la plus sûre est de viser le front ; si l'on manque cette cible relativement petite on a toujours la chance de lui casser l'échine. Au retour dans la vallée mon père abat son premier zèbre, un très beau mâle. J'aperçois très près de moi un zèbre femelle, accompagnée d'un délicieux petit poulain qui a l'air d'un joujou d'enfant ; quand je les ai bien vus gambader, je rejoins la caravane, sans plus m'occuper d'eux, au grand désespoir de mes shikaris qui auraient voulu transformer le petit zèbre en biftecks de première qualité.

Vers midi on plante nos tentes dans une grande prairie, non loin de la forêt où les éléphants sont signa-

lés. Nous remettons la chasse au lendemain, après avoir envoyé de nouveau nos éclaireurs à la découverte, et avoir reçu d'eux des réponses très satisfaisantes.

A l'aube, nous sommes dans la forêt ; les traces de pachydermes abondent, mais les plus fraîches sont de la veille. Nous marchons avec lenteur ; à chaque instant les shikaris montent sur les plus hauts acacias pour inspecter les environs : ils aperçoivent un grand rhinocéros mais déjà quatre de ces animaux chargent notre tableau et nous ne les poursuivons pas, par crainte de voir les détonations effrayer nos éléphants. Nous continuons à errer à l'aventure ; non loin de nous un rhinocéros femelle donne des leçons de saleté à son petit, elle lui enseigne entr'autres choses à piétiner de façon à soulever des nuages de poussière ; nous laissons en paix cette brave mère de famille et toute la journée se passe à la recherche des introuvables pachydermes ; nous allons ainsi bien loin, jusqu'au pied d'une montagne appelée Firk, où le Daghatto prend probablement sa source. A trois heures, nous donnons le signal du retour sans avoir vu de traces fraîches. A cinq heures, en revanche, très près du camp, nous trouvons la piste inattendue et récente de deux grands éléphants. Le fumier encore humide, de grandes branches arrachées d'où la sève coule, prouvent que les géants ont passé là quelques minutes à peine avant notre arrivée. Je marche en tête avec Douali ; car mon père a eu la bonté de m'abandonner la première chance qui se présenteraient.

Soudain, Douali qui me précède me met, avec une

poudre une balle d'acier cerclée de plomb qui a une remarquable pénétration ; elle traverse son rhinocéros de part en part et s'arrête dans la peau du côté opposé à celui où elle est entrée.

Les indigènes tuent assez souvent les éléphants, soit en les criblant de flèches empoisonnées, soit en leur coupant d'un coup de sabre le tendon d'une jambe de derrière : inutile d'ajouter que ce genre de chasse entraîne à chaque instant des accidents mortels.

Nombre des éléphants tués par nous : 5.

LE RHINOCÉROS (*Rhinoceros bicornis*). Nom somali : OUÏL.

Le rhinocéros est absent du Gouban et de l'Ogo. Il ne s'aventure que très rarement dans le Haud et cela seulement pendant la saison des pluies. Dans l'Ogaden et au delà du Wébi, il est très commun et les chasseurs ne sont pas parvenus à en diminuer sensiblement le nombre. La nature du terrain qu'il habite rend sa poursuite très difficile. Il passe la journée dans des buissons épineux si épais, qu'on l'entend marcher à trois mètres de soi, sans parvenir à l'apercevoir. Neuf fois sur dix on revient bredouille, la bête ayant éventé le chasseur avant que celui-ci ne l'ait vu. Dès que le rhinocéros a flairé le danger, il renifle bruyamment, baisse les cornes et se précipite dans la direction qui lui convient le mieux sans se préoccuper si le chasseur se trouve devant lui. Une fois blessé, il se jette sur celui-ci quand il arrive à le voir, ce qui n'arrive pas toujours à cause de ses mauvais yeux. Son odorat en revanche est extraordinaire. On peut échapper à la poursuite d'un de ces pachydermes en courant autour des buissons ; mais si

L'on se trouve pris entre deux murailles d'épines, il faut viser avec sang-froid la tête ou l'épaule, selon que l'animal arrive le cou levé ou la tête entre les jambes ; si l'on manque, on peut dire son « confiteor. » Quand on le laisse tranquille, le rhinocéros est inoffensif. Herbivore, il se nourrit surtout de petits buissons aux feuilles molles et aromatiques qu'il arrache avec ses grosses lèvres préhensiles. Il ne s'éloigne jamais beaucoup de l'eau et chaque nuit descend dans les vallées pour boire et se baigner. Au lever du soleil, il remonte sur les plateaux, afin de faire sa sieste dans un taillis confortable. Il est rare qu'on en rencontre plus de trois ensemble. En marchant il laisse pendre sa tête, et ses cornes creusent un sillon sur le sol. La corne de derrière est plus courte que celle de devant. La peau de rhinocéros est très précieuse : on en fait mille beaux objets ; durcie et polie elle ressemble à l'écailler et l'on peut en faire des vases et des coupes.

LA GIRAFE (Cameleopardis Girafa). Nom somali : **GIRRI.**

Elle ne se trouve que de l'autre côté du Wébi, et là même elle est très rare. La première qui ait été tuée dans tout le pays par un chasseur européen est tombée sous les balles du major Wood ; mon père et moi, avons abattu la seconde. On dit que c'est une espèce nouvelle. Telle est entr'autres l'opinion du savant naturaliste de Londres, M. Rowland Ward.

La girafe ne tardera pas à disparaître. Ce ne sont pas, comme on l'a vu, les Européens qui en sont fautifs, mais les Aulihans chassent avec acharnement ce gibier